



COUP  
*de*  
CŒUR

GRACE BURROWES

*Ian et Augusta*

LES MACGREGOR

J'AI  
LU

POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS



## **Grace Burrowes**

Grace Burrowes est une autrice de romances historiques. Grande lectrice, elle a été rédactrice et éditrice, avant de devenir avocate. Elle fait partie des romancières qui ont renouvelé le genre avec ses romances pleines de sensibilité et d'émotions. Traduits dans le monde entier, ses livres ont conquis des milliers de lectrices. Autrice d'une trentaine de romans, elle a été finaliste à cinq reprises du prestigieux RITA Award et a reçu de nombreuses récompenses.



Ian et Augusta

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

*Le captif*  
*Le traître*  
*Le chef du clan*

**Les lords solitaires**

1 – *Darius*  
2 – *Nicolas*  
3 – *Ethan*  
4 – *Beckman*  
5 – *Gabriel*  
6 – *Gareth*  
7 – *Andrew*  
8 – *Douglas*  
9 – *David*

**Les fiancées Windham**

1 – *Le charme caché du Highlander*  
2 – *Un Écossais à Londres*  
3 – *Un Gallois au cœur tendre*  
4 – *Le prix d'un baiser*

**La famille Wentworth**

1 – *Condamnés à s'aimer*  
2 – *Elle rêvait au bonheur*

GRACE  
BURROWES

LES MACGREGOR - 1

Ian et Augusta

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Léonie Speer*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*  
THE BRIDEGROOM WORE PLAID

*Éditeur original*  
Sourcebooks Casablanca

© Grace Burrowes, 2012

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2023



# 1

« Il est universellement admis qu'un comte célibataire, raisonnablement séduisant mais dépourvu de fortune, a forcément besoin d'épouser une femme riche. »

Ian MacGregor se répétait en lui-même cet adage de tante Eulalie, qui semblait relever du bon sens. Pourtant, le comte en question s'en trouvait quelque peu ridiculisé.

La promesse aussi, peut-être... Tout en observant les deux péronnelles blondes qui descendaient du train au bras d'un homme renfrogné, Ian adressa au ciel une prière silencieuse : que sa future comtesse ne lui accorde pas sa main à contrecœur, et qu'elle ne soit pas autoritaire. À part ça, il ne pouvait se permettre de se montrer difficile.

Sa future femme pouvait être ravissante ou quelconque, fraîche émoulue de l'école ou ayant passé la fleur de l'âge, réservée ou exubérante, peu importait. Du moment qu'elle était clairement, assurément, irrévocablement riche.

Et, de même que fortunée, sa future femme serait aussi... *anglaise*. Que Dieu vienne en aide à Ian et à tous ceux qui dépendaient de lui !

Pour le bien de sa famille, de son clan et de leurs terres, Ian épouserait une Anglaise richement dotée. Et si elle ne possédait pas les qualités qu'il aurait aimé trouver chez une femme, c'est-à-dire le pragmatisme, la loyauté, la bonté et le sens de l'humour, il se résignerait, en *laird* conscient de ses devoirs.

Certes, une femme au fort tempérament, ayant un penchant pour les grands Écossais bruns aux yeux verts, n'aurait pas été pour lui déplaire. Mais Ian s'empessa de reléguer cette idée dans les replis de son inconscient, là où logeait ce genre de pensées douloureuses.

Ses frères fendaient déjà la foule rassemblée dans la cour de la gare de Ballater.

— Je m'occupe de la grande blonde, déclara Gil, de l'air d'un homme devant choisir le cheval boiteux qu'il monterait dans la bataille.

— La petite blonde est pour moi, alors, marmonna Connor avec un égal manque d'enthousiasme.

Ian comprit leur stratégie. Il lui reviendrait de se conduire en parfait gentleman, et donc d'offrir son bras aux deux femmes qui se tenaient un peu à l'écart : les chaperons. L'une portait une toilette mauve, discrète mais élégante ; l'autre une robe grise élimée enveloppée de deux châles, le premier beige frangé de noir, le second gris.

Affichant un sourire faussement béat, Ian s'écarta de ses frères.

— Mesdames, messieurs, *fáilte*<sup>1</sup> ! Bienvenue dans l'Aberdeenshire !

L'homme qui accompagnait les deux femmes blondes s'avança. Plus âgé qu'elles, un peu replet,

---

1. « Bienvenue » en gaélique. (N.d.T.)

il avait d'énormes favoris et il était vêtu à la dernière mode.

— Willard Daniels, baron d'Altsax et Gribbony.

Il s'inclina légèrement, reconnaissant le rang supérieur, quoique encore incertain, de Ian.

— Balfour, à votre service, dit Ian, qui lui serra la main avec une bonhomie forcée. Bienvenue, baron. Si vous voulez bien présenter les membres de votre famille, j'en ferai autant avec mes frères, puis nous pourrons nous mettre en route.

Durant l'échange de salutations qui s'ensuivit, Ian observa discrètement sa promise, Eugenia Daniels, la plus grande des deux blondes. Ce fut en rougissant et en balbutiant qu'elle prononça quelques mots polis. Mais elle ne paraissait pas hostile. Ian pourrait donc très bien finir marié avec elle, à condition d'user fortement de son charme pour la séduire. Et il s'y emploierait. Une dizaine d'années après la pire famine que les îles Britanniques aient jamais connue, un dos solide et du charme à revendre, c'était à peu près tout ce qui restait à Ian. Il se jura d'en faire un usage sans limites pour le bien de sa famille.

Connor et Gil manifestaient la même fausse bonne humeur que lui. Encore que chez Connor, l'exercice n'était pas vraiment convaincant. Son frère se satisfaisait très bien de ne pas parler ni même sourire durant une journée entière. Ian savait toutefois que Connor comprenait la nature désespérée de cette comédie.

Après avoir présenté son fils, Matthew, le baron désigna les chaperons d'un geste vague.

— Ma belle-sœur, Mme Julia Redmond. Ma nièce, Augusta Merrick...

Il reporta aussitôt les yeux sur les hommes qui déchargeaient du train une montagne de bagages, sous la direction de son fils. Dieu merci, Ian avait

pensé à faire venir une charrette en plus de la voiture. Les Anglais devaient accorder un grand prix à l'apparat vestimentaire.

— Mesdames, dit-il en présentant un bras à chacun des chaperons, je vais vous conduire à la voiture.

— C'est très aimable de votre part, répliqua la plus petite des deux.

Elle était jolie, avec une peau parfaite, de grands yeux marron, et des boucles d'un châtain doré sous un chapeau de soie lavande. Elle devait avoir un peu plus de trente ans. Un âge délicieux chez une femme, propice au flirt, selon Connor.

Au moment où Ian présentait son bras à son autre compagne, il s'aperçut que celle-ci tenait une boîte à chapeau fermée dans une main, un réticule dans l'autre.

Mme Redmond tendit sa main gantée pour prendre le carton à chapeau.

— Augusta, donnez-moi donc Ulysse.

La boîte à chapeau émit un miaulement déchirant. Et Ian éprouva le besoin soudain d'un doigt de whisky. Voire davantage. Il en était réduit à accueillir chez lui non seulement de riches Anglais, mais aussi leur irritable félin.

— Je porterai mon chat moi-même, répliqua Mlle Merrick.

Elle s'inclina davantage sur la boîte à chapeau, comme si elle craignait qu'on ne lui arrache de force son animal.

— Vous pourriez peut-être m'autoriser à porter votre sac pour que je puisse vous accompagner jusqu'à la voiture ?

De nouveau, Ian lui présenta le bras, en un geste qu'il voulait poli.

Sans se redresser, la jeune femme tourna la tête et leva vers lui des yeux violets. Cette couleur extraordinaire était en contradiction totale avec son attitude défensive, sa bouche pincée, le noir profond de sa chevelure, la soie ternie de son bonnet démodé, et même avec l'expression d'impatience contenue dans son regard.

Même à cette créature bizarre, le Très-Haut avait accordé une faveur. Mais de si beaux yeux étaient chez elle un désavantage autant qu'un atout. Car ils faisaient insulte au reste de sa personne et ils soulignaient ses nombreux défauts. Ses deux châles très laids, qu'elle se permettait de porter en public. Sa robe, trop courte de deux pouces pour être à la mode. Son chat, qui miaulait de mécontentement. Et son gant troué, par lequel pointait son index droit.

— Allons, Gus, reprit Mme Redmond en saisissant le sac de la jeune femme. Nous retenons la voiture, ce qui va énerver Willard, et j'ai vraiment hâte de voir la demeure de lord Balfour.

— Et j'ai hâte de vous la montrer, déclara Ian avec un sourire encourageant.

Du coin de l'œil, il vit que Gil et Connor aidaient les jeunes filles blondes à monter dans la voiture.

Dans le ciel d'un bleu azur voguaient de jolis petits nuages floconneux. Cependant, même au cœur de l'été, le temps en Écosse pouvait changer d'un instant à l'autre par pur esprit de contradiction.

Mlle Merrick posa enfin sa main, celle avec le gant effiloché, sur la manche de Ian, puis elle pointa le menton vers la voiture. Une véritable demoiselle, capable de donner un ordre sans prononcer un mot. Pour accommoder sa démarche altière, Ian avança lentement. Non sans plaindre le chat qui manifestait bruyamment son déplaisir.

Heureusement, Mme Redmond était d'une nature plus joviale.

— C'est vraiment aimable d'être venu nous chercher en personne, monsieur, dit-elle. Eulalie nous a dit qu'il n'y avait pas de meilleur hôte que vous dans tout le comté.

— Tante Eulalie est parfois portée à l'exagération, mais j'espère que ce n'est pas le cas ici. Vous êtes nos hôtes, et la coutume dans les Highlands veut que nous vous traitions comme des membres de la famille.

— Nous sommes donc dans les Highlands ? s'enquit Mlle Merrick. Il fait plutôt froid.

Ian se contenta de regarder les reliefs montagneux autour d'eux.

— Il n'y a pas de frontière officielle délimitant les Highlands, mademoiselle Merrick. Mais je suis né et j'ai été élevé dans les montagnes de l'Ouest, alors mes manières sont celles d'un Highlander. Et on considère effectivement que Ballater se trouve dans les Highlands. Nous pouvons avoir un peu de neige à n'importe quelle époque de l'année.

Elle leva ses yeux à la beauté incongrue vers lui, puis les rabaissa. Ian essaya de déchiffrer leur expression. Du mépris, peut-être, un peu de curiosité, une audace voilée... De la perspicacité, conclut-il en soupirant intérieurement, sans pour autant cesser de sourire. Mlle Merrick avait cette faculté à étudier et à analyser ses semblables que possédait tout parent pauvre vivant de la charité familiale. Ian était bien placé pour la reconnaître.

— Comment en êtes-vous venu à vivre dans l'Aberdeenshire ? reprit Mme Redmond.

Une question innocente, qui réveilla cependant en lui des images de famine et de désespoir, de champs stériles et d'enterrements hâtifs.

— C'est là que se trouve notre fief. J'étais devenu majeur et il était temps que je m'occupe de ses affaires.

Ils étaient enfin parvenus devant la voiture. Pour permettre aux jeunes femmes de monter, Ian tint un instant le carton à chapeau. Son respect pour le chat s'accrut car, vu le poids qu'il pesait, il devait avoir à peine la place de se retourner dans sa jolie petite cage.

Après avoir remis le carton à chapeau au cocher et fermé la portière, il sauta sur le dos d'Hannibal. Ses frères étaient déjà en selle. Les trois cavaliers précéderaient la voiture pour ne pas avaler la poussière que le lourd équipage ne manquerait pas de soulever.

Ils s'éloignèrent progressivement de la gare de Ballater et de sa bruyante animation. Ian était soulagé d'échapper à la fumée du train, au brouhaha des retrouvailles et à l'encombrement des voitures dont les chevaux piaffaient d'impatience.

— Alors, qu'en pensez-vous ? demanda-t-il à ses frères un peu plus tard.

Tous les trois avaient mis leurs chevaux au pas, car la voiture était à présent loin derrière eux. L'attelage vieillissant ne pouvait gravir que lentement les nombreuses côtes sur la route de Balfour House.

— La plus jeune des filles, Hester, est inoffensive. Mais pas stupide, dit Connor. À mon avis, elle sait qu'elle doit attendre le mariage de son aînée avant d'entrer dans l'arène. Elle ne posera pas de problème.

— Je compte sur toi pour y veiller.

Connor hocha la tête, résigné à l'obligation de danser et de flirter, dans la mesure de ses moyens, avec une demoiselle anglaise de plus.

— Gil, que penses-tu de mon épouse potentielle ?

Son frère ajusta ses rênes avant de répondre :

— Elle est jolie. Ce qui devrait rendre la vie conjugale un peu plus facile, du moins dans la journée.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Elle est... nerveuse. Anxieuse. Mais les longs voyages en train ne conviennent pas à toutes les femmes. Et ce n'est pas après cinq minutes en sa compagnie que je peux émettre un avis arrêté sur Mlle Eugenia Daniels.

Outre ses cheveux blonds et son physique séduisant, Gil avait hérité en abondance du charme familial. S'il y avait des choses à apprendre sur Mlle Daniels, il était l'homme de la situation.

— C'était *MacDaniels* il y a encore quelques générations, grommela Connor.

— Et c'est Daniels maintenant, dit Ian. Quoi qu'il en soit, gardez vos oreilles et vos yeux ouverts. La plus petite des chaperons m'a paru avenante, encore qu'il ne faille pas se fier à ce genre de personnes. Quant à la plus grande, elle n'est pas vraiment enjouée.

— Bien fait pour toi, murmura Connor avec une ombre de sourire.

— Ce pourrait être une alliée, reprit Ian. Si elle est en faveur du mariage de sa cousine avec un comte écossais, alors une grosse dot est à portée de nos mains avides.

Le sourire de Connor s'effaça et il foudroya du regard la crinière de sa monture.

— Il doit exister un autre moyen...

— Il n'y en a pas, le contredit Gil d'un ton las. Rendons grâce au ciel que Sa Majesté ait rendu l'Écosse à la mode. Surtout les séjours dans les Highlands en été !



» Avoir des pensionnaires nous permet de tenir d'une année à l'autre, d'une récolte à l'autre et d'une tonte à l'autre, continua-t-il. Sans eux, nous serions sur le bateau à destination de la Nouvelle-Écosse. Mais ils suffisent tout juste à entretenir Balfour, et nous n'avons presque rien à envoyer aux autres.

— Nous nous débrouillons à peu près bien, dit Ian.

Mais juste « à peu près ». Il suffirait de mauvaises récoltes, de troupeaux malades ou d'un nouvel impôt imposé par Londres pour que ce ne soit plus le cas. Et il ne resterait plus du tout d'argent à envoyer à la myriade de parents partis tenter leur chance dans le Nouveau Monde.

— Nous gâchons notre vie à valser et à flirter, grommela Connor. C'est suffisant pour rendre ce bateau vers le Canada très, très attractif.

Il ne surveillait plus sa diction et roulait de nouveau les « r ». Même si, en tant que benjamin de la fratrie, il avait quitté la montagne le dernier, ce n'était pas la seule raison. Cette comédie leur pesait à tous, mais plus encore à Connor qu'à ses frères. Il était leur dresseur de chevaux, et il se sentait beaucoup plus à l'aise à l'extérieur, parmi les animaux, que dans le grand salon à l'heure du thé.

— On fait la course ! lança Gil en enfonçant ses talons dans les flancs de son cheval.

Il jaillit entre ses frères comme une flèche blonde. Connor s'élança aussitôt à sa poursuite tandis que Ian s'efforçait de contenir Hannibal.

— Du calme, toi. Il serait indigne de ton grand âge de jouer les jeunes fous.

Au son de sa voix, le hongre cessa de s'agiter. Tous les deux devenaient trop vieux pour répondre à ce genre de provocation. Mais en apercevant la voiture qui gravissait pesamment la colline derrière

lui, Ian mit quand même Hannibal au galop et suivit ses frères.

— Par ma foi, les hommes d'ici sont vraiment grands ! fit remarquer Hester à la cantonade.

— Et... costauds, renchérit Julia, avec une mimique peu compatible avec son statut de veuve. *Trrrès, trrrès* costauds.

— Tante Julia, ce n'est pas bien de se moquer des gens du pays, dit Eugenia en souriant.

Elle n'avait pas cette expression d'ennui condescendant qu'Augusta lui voyait si souvent. Son sourire était sincère et affectueux.

— Être une sainte finit par être lassant, se défendit Julia. Augusta, l'air écossais vous a mis le rose aux joues. Cela augure bien de notre séjour dans l'Aberdeenshire.

— Pas besoin de s'éloigner autant du bon air de l'Oxfordshire pour avoir le rose aux joues, répliqua Augusta. Je ne serais pas surprise que cet abominable voyage nous laisse des douleurs persistantes dans des endroits que la décence m'interdit de nommer.

Cette remarque déclencha une succession de plaisanteries que Julia encouragea de manière éhontée. Augusta, quant à elle, observait le paysage par la fenêtre. Avec ses escarpements majestueux et austères – aucun arbre ne poussait au-delà d'une certaine altitude –, il n'était pas sans évoquer ces trois gaillards écossais qui les avaient accueillis à leur descente du train.

Ce n'était pas Augusta qui avait eu l'idée de ce voyage. Au contraire, elle s'y était même opposée. Elle prenait cependant du plaisir à passer du temps avec les membres féminins de sa famille. Willard et

Matthew, que le ciel en soit remercié, avaient jugé bon d'effectuer cette dernière partie du trajet à côté du cocher. Augusta pouvait donc se détendre un peu. Mentalement, en tout cas. Le corset, pourtant peu serré, qui lui entraînait dans les côtes empêchait tout relâchement physique.

— C'est une belle région, fit remarquer Eugenia, assise à côté d'elle. On peut comprendre le choix de Sa Majesté d'y établir sa résidence privée.

Belle ? « Dépouillée » serait peut-être plus pertinent.

— Elle est plaisante à sa façon, reconnut Augusta. Mais le Kent l'est aussi.

Quelque chose passa dans les yeux bleus de Genny, assombrissant la beauté classique de son visage. Si elle avait dû identifier cette émotion, Augusta l'aurait qualifiée de désespoir. Mais pourquoi une jeune fille aussi ravissante, qui avait tout un chacun à ses pieds après trois saisons dans le monde, serait-elle désespérée ?

— Ce n'est pas vous dont on a fait étalage devant chaque détenteur d'un titre aux poches vides, Augusta...

Genny tourna la tête pour regarder par l'autre fenêtre tout en poursuivant :

— Je vous suis reconnaissante d'avoir abandonné vos roses pour nous chaperonner, Hester et moi. Mais ce devoir est-il vraiment si pénible ? Vous, vous n'aurez qu'à vous promener dans les bois de lord Balfour et à danser avec ses frères.

— Non, pas... pénible. Mais vous savez que je ne danse pas.

— Vous dansiez, auparavant, objecta Julia. Vous dansiez même souvent lors de vos débuts.

— C'était il y a presque dix ans, rétorqua Augusta. Quand je n'avais pas d'autre choix.

Un bref silence s'ensuivit, pendant lequel elle éprouva à son tour une forme de désespoir. Elle était désormais condamnée à décourager toute confiance de ses jeunes cousines, et à laisser planer un sentiment diffus d'embarras et de réprobation dans le sillage de sa conversation. Mais franchement, quel besoin avait Julia d'évoquer son entrée dans le monde ?

— Est-ce que lord Balfour t'a plu, Genny ? demanda alors Hester.

Augusta vit la bouche de sa cousine se crispier.

— Notre cousine Augusta ne danse pas, répondit-elle. Et moi, je ne cherche pas à me faire épouser par un étranger nanti d'un titre. Je suis sûre que lord Balfour est un gentleman très aimable, mais je ne suis pas ici pour devenir sa comtesse.

Son ton laissait entendre qu'elle envoyait tous les très aimables gentlemen se perdre dans la jungle la plus inextricable du Pérou.

— Papa risque de ne pas être d'accord avec toi, dit Hester d'un ton égal. Nous sommes toutes les deux vouées à épouser un titre. Tu l'as entendu comme moi sermonner sans fin maman à ce sujet.

— Alors, épouse le comte écossais.

Hester, avec sa bonne humeur coutumière, fit mine d'y réfléchir.

— Il est séduisant, malgré sa taille.

— Et costaud, ne l'oubliez pas, renchérit Julia. J'aime bien ses yeux.

— Vous devriez peut-être vous marier avec lui, ma tante, suggéra Hester avec un léger sourire. Je n'ai pas remarqué ses yeux.

Oh, pour l'amour du ciel, les yeux de cet homme étaient verts ! D'un vert émeraude d'autant plus saisissant qu'ils étaient frangés d'épais cils noirs, et que la peau de son visage était hâlée. Mais c'étaient aussi

des yeux fatigués. Ils exprimaient une lassitude qui contrastait subtilement avec le sourire facile, les dents éclatantes et les manières détendues du comte.

— Ils sont gentils, reprit Julia. Je trouve ça très attirant chez un homme. Celui avec les cheveux bruns m'a semblé sérieux. Peut-être qu'il vous conviendrait mieux, Genny. Si c'est lui le cadet, il aura au moins un titre de courtoisie.

— C'est Connor, celui aux cheveux bruns, expliqua Hester. Il a aussi le plus beau nez. Gilgallon paraît le plus enjoué, et j'aime bien ses cheveux blonds. Mais sa bouche a un pli têtu. Je parierais que c'est lui, le cadet.

La bouche de lord Balfour n'avait rien de têtu. Augusta se rappela le comte quand, avec un large sourire, il était monté sur son cheval et lui avait flatté l'encolure. Il avait une grande bouche aux lèvres charnues et, du côté gauche, une fossette s'y creusait quand il souriait. Avec ses épais cheveux noirs ébouriffés par la brise, il offrait un tableau séduisant.

Julia dénoua les liens de son chapeau et posa celui-ci sur ses genoux.

— Qu'est-ce qui fait un beau nez, Hester ?

— La fierté. Connor a le nez fier, le nez d'un conquérant. Pas un petit appendice mou comme celui de Richard Comstock-Simms.

— Voilà que ma sœur se met à lire les nez, dit Genny, de nouveau souriante, son mariage imminent n'étant plus l'objet de la conversation. Tu pourrais gagner un tas d'argent en prédisant l'avenir des hommes selon leur nez.

— Nous avons déjà un tas d'argent, rétorqua Hester. C'est même la raison pour laquelle lord Balfour

demandera ta main. Je n'ai rien contre le fait d'avoir un beau-frère écossais, Genny.

— Pourquoi pas un mari écossais, Hester ? demanda Julia.

La flamme hostile qui s'était rallumée dans les yeux de Genny s'éteignit de nouveau.

— Parce que maman ne me permettra pas de me marier tant que Genny ne sera pas au moins fiancée. En outre, elle a eu trois saisons mondaines et moi, une seule.

Augusta se désintéressa de leurs chicaneries pour penser au nez de Ian MacGregor.

Son nez à lui était fier, oui. Peut-être même aristocratique. Comme tout nez qui se respecte, il se trouvait au milieu de la figure ; mais il était un peu plus imposant qu'un nez de taille moyenne, avec une légère tendance à se courber vers le bas. Elle le savait parce qu'elle avait observé le profil de l'homme quand il lui avait offert son bras la seconde fois. Il lui avait souri poliment, amicalement même, alors qu'il aurait été fondé à la considérer comme quantité négligeable, ainsi qu'elle s'y était attendue. Aussi ignorait-elle pourquoi l'attitude du comte l'avait mécontentée à ce point, sans vouloir néanmoins perdre du temps à y réfléchir.

La voiture empruntait des routes qui avaient probablement été améliorées depuis que Sa Majesté avait décidé d'acquérir Balmoral. La proximité de Balfour House avec la résidence royale avait été un élément déterminant dans la décision des Daniels de passer une grande partie de l'été dans l'Aberdeenshire. Comme si la reine Victoria allait surgir de derrière un arbre, et se déclarer enchantée de faire la connaissance d'Hester et d'Eugenia Daniels !

Vingt minutes s'étaient écoulées quand Julia remit son chapeau et en noua les rubans sous son menton.

— Enfin, nous arrivons ! Quelle façade ravissante !

Le vif soleil d'été se reflétait sur les pierres d'un gris pâle, recouvertes de lierre du côté nord. Des topiaires taillées en forme de dragons s'ébattaient le long des ailes qui se déployaient de chaque côté de l'entrée principale. La demeure, d'apparence solide, cossue et élégante sans ostentation, s'inscrivait parfaitement dans son environnement.

Étant la plus âgée, Julia fut la première à descendre de voiture. Mais Augusta fit signe à ses cousines de descendre avant elle, elles aussi. Les solides Écossais étaient là et présentaient leur bras en souriant. Le charme qui irradiait de leurs personnes semblait destiné à faire oublier aux jeunes femmes qu'elles payaient une fortune le privilège d'être les « invitées » de lord Balfour.

— Mademoiselle ?

Augusta s'était attendue à ce que son oncle, ou peut-être son cousin Matthew, soit le dernier homme disponible. Mais lord Balfour en personne se tenait dans l'encadrement de la portière, la main tendue. Et dénudée. Il avait enlevé ses gants d'équitation, ce qui permit à Augusta de remarquer que même le revers de ses mains était d'une teinte hâlée – des mains qu'un Anglais se serait senti embarrassé de montrer en public.

Grâce à son aide, elle descendit sans problème. Mais le sort voulut que son pied se pose sur un caillou. Il roula sous son poids et elle fut projetée contre lord Balfour.

— Attention, dit-il.

Elle avait heurté sa poitrine, qui lui parut aussi inébranlable qu'un roc. S'appuyant sur lui pour recouvrer son équilibre, Augusta prit une légère inspiration. Celle-ci lui suffit pour détecter un mélange de savon, de lavande, de cheval... Et aussi une fragrance fraîche, qui évoquait le grand air – de la bruyère peut-être ? En tout cas, une odeur plaisante, saine et revigorante. Elle se redressa, de crainte qu'il ne la juge idiote.

— Je vous remercie, monsieur le comte.

— Balfour devrait suffire, non ? Nous sommes en été, et loin, très loin de Londres, mademoiselle Merrick.

Elle eut un hochement de tête évasif. Peu importait la saison, Mlle Augusta Merrick aurait dû se sentir gênée de s'adresser à un homme par son titre moins d'une heure après l'avoir rencontré. Mais elle appréciait sa proposition. Peut-être signifiait-elle que les sourires chaleureux qu'il distribuait si généreusement étaient sincères.

Après avoir posé la main d'Augusta sur son avant-bras, il la tapota.

— Je vais demander à ma sœur, Mary Fran, de vous montrer vos chambres. Nous conservons les horaires de la campagne, sauf préférence contraire de nos hôtes. Cela permet de jouir des longues heures du crépuscule.

L'accent presque imperceptible avec lequel il avait prononcé ce dernier mot l'avait plaisamment allongé, comme les heures qu'il évoquait.

— Je me retirerai tôt et je dînerai dans ma chambre, dit Augusta. Je supporte mal les voyages en train.

Que le comte aille donc user de son charme sur Genny, dont tout le monde savait qu'elle devait en être la cible.



— Nous regretterons votre compagnie, assura-t-il en s'inclinant. Voici Mary Fran, qui se fâchera si vous ne la laissez pas veiller à votre confort.

Mary Fran, ou, plus convenablement, lady Mary Frances – elle était fille de comte, quand même ! – était une jeune femme rousse, de stature imposante, qui arborait le même sourire facile que son aîné. Elle accueillit les jeunes femmes avec une gentillesse un peu brusque, et eut tôt fait de les conduire chacune dans leur chambre. Puis elle les laissa entre les mains de servantes qui gloussaient et s'agitaient avec un naturel qui n'aurait pas été toléré dans le Sud.

La chambre d'Augusta était décorée à la mode écossaise. Les rideaux, les tentures, le tapis, et même le papier peint étaient ornés d'un motif de tartan vert, noir et blanc, ou reprenaient ces teintes. L'effet procurait un léger vertige.

— Tout le personnel est-il aussi... familial ? demanda Augusta à sa femme de chambre.

— Familier, mam'zelle ?

— Amical ?

Un grand sourire fendit le visage constellé de taches de rousseur de la jeune fille.

— On doit vous traiter comme la famille. Ordre de not' *laird*. Je peux faire autre chose pour vous ?

Augusta secoua la tête. La jeune fille esquissa une révérence, puis elle s'arrêta à côté de la porte pour vérifier le niveau d'eau d'un bouquet de roses rouges.

Enfin, Augusta se retrouva parfaitement et divinement seule.

Chaque fois que Ian cherchait Mary Fran, que ce soit dans les cuisines, la salle à manger de réception,

le cellier ou le garde-manger, les domestiques l'informaient qu'elle venait juste de partir, ils ne savaient pas exactement où.

Même si Ian leur donnait des gages parmi les plus élevés du comté, il ne se berçait pas d'illusions. Si le personnel se faisait le complice de Mary Fran, elle échapperait à son frère malgré le besoin impérieux qu'il avait de lui parler, tout comte soit-il.

La vision fugitive de deux nattes rousses, suivie d'un bruit de galopade dans l'escalier de service, lui redonna espoir. Il gravit les marches quatre à quatre.

— Fiona !

Une porte claqua à l'étage supérieur.

— Fiona Ursula MacGregor !

Silence. Ce qui signifiait que l'enfant, qui savait en général où se trouvait exactement sa mère, était, elle aussi, résolue à faire fi de son autorité. Ian n'en fut pas surpris. N'était-elle pas écossaise, du clan MacGregor, et fille de Mary Fran ?

Essoufflé, il ouvrit la porte d'un geste brusque, prêt à démolir la maison à la recherche de sa nièce. Mais il se figea sur place.

— Bonsoir, monsieur le comte...

Pris de court, Ian ne put convoquer les bonnes manières d'un hôte amical et charmant. « La fille aux beaux yeux anxieux » fut tout ce qui lui vint.

— Bonsoir, mademoiselle Merrick.

Encore que ce n'était pas la demoiselle Merrick qu'il avait rencontrée à la gare, ni même celle qu'il avait aidée à descendre de voiture. Cette demoiselle Merrick-là était vêtue d'un peignoir dont la teinte entre le rouge et le pourpre, profonde, majestueuse, flattait ses cheveux noirs et sa peau parfaite. Elle lui parut curieusement séduisante, avec ses cheveux

rassemblés en un chignon souple et ses lunettes perchées au bout de son nez.

— J'avoue, monsieur, que je suis perdue, dit-elle avec un sourire plus réservé qu'inquiet. Je cherchais la salle de bains.

Une autre femme aurait sans doute été mortifiée d'être surprise à arpenter les couloirs en peignoir. Ian la soupçonna d'être plus ennuyée de s'être égarée qu'autre chose.

Il lui présenta son bras. Après tout, son peignoir la couvrait du cou jusqu'aux chevilles, et la maison était pleine.

— Il est facile de perdre son chemin dans cette maison. Quand j'étais petit et que je rendais visite à grand-père, j'étais toujours enchanté de découvrir de nouvelles pièces et des escaliers secrets.

Alors que maintenant, Ian avait du mal à ne pas détester toute la propriété.

— Avez-vous été également enchanté par votre premier voyage en train ? demanda-t-elle. On m'a dit que c'était le cas des garçons.

À ses yeux, les garçons devaient être des espèces de sauvages sales et bruyants.

— J'ai cru comprendre que vous n'aimiez pas les voyages en chemin de fer ?

Alors qu'il s'attendait à une repartie dédaigneuse, elle prit un air songeur.

— J'aime beaucoup la notion de mobilité, la possibilité d'échapper à mon environnement contre un peu d'argent. Toutefois, après avoir parcouru des centaines de miles, je m'aperçois que je n'aspire à rien d'autre qu'à la solitude, à la tranquillité et au réconfort d'un bain chaud.

Curieusement, elle n'exprimait pas de nostalgie pour son foyer.

— Vous avez de la chance, alors. Nous avons une citerne monstrueuse sur le toit, et le nombre de vieilles cheminées, d'escaliers inutilisés et de recoins est tel que l'installation de cabinets de toilette n'a pas été trop difficile.

Coûteuse, en revanche. Ô combien coûteuse ! Seule la menace de Mary Fran de conduire une mutinerie – des lingères, des cuisinières et des jardiniers – l'avait contraint à effectuer les travaux.

— Qui est-ce ? On dirait un portait de vous, en plus jeune...

— Mon frère aîné, Asher, juste avant qu'il prenne le bateau pour le Canada.

— Un jeune homme grave, et néanmoins séduisant.

Grave ? Les MacGregor avaient été ébranlés par les conséquences de la maladie de la pomme de terre, par le scandale provoqué par Mary Fran avec lord Flynn, sa crapule de capitaine anglais, et par le déclin de leur grand-père.

— Il avait largement de quoi être grave. La salle de bains est par ici.

Elle ne s'éloigna pas immédiatement du tableau. Pendant un moment, elle continua d'observer le portrait du jeune homme vêtu à l'écossaise. Pas en tenue d'apparat, cependant : Asher s'y était opposé. Il était émacié, sérieux à l'excès, et fier. Ian espérait qu'il avait conservé au moins la fierté.

— Vous aussi, vous avez de quoi être grave, fit-elle remarquer quand elle daigna le rejoindre.

— Mais j'ai aussi de quoi être heureux, rétorqua Ian en s'obligeant à sourire. J'ai acquis de prestigieux voisins par le plus grand des hasards, nous possédons l'un des plus beaux domaines du pays, et ma famille jouit d'une bonne santé.

— C'est *vous* qui le possédez, dit-elle avec une perspicacité qui le déconcerta.

— Je suis écossais, mademoiselle Merrick. Tout ce que je fais, je le fais au nom de ma famille.

Y compris se porter au secours des vieilles filles égarées pour les remettre sur le bon chemin.

— Voici votre salle de bains, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à l'intérieur du cabinet.

Le savon, les serviettes et toutes les coûteuses commodités que Mary Fran prétendait indispensables au bain d'une dame avaient été préparés.

— Quelqu'un vous a montré le fonctionnement des robinets ?

— Non.

À voir son expression, elle préférerait périr d'un excès de voyages en train plutôt que de demander.

— Ce n'est pas compliqué.

Ian entra dans le temple en marbre dédié aux soins corporels des Anglaises raffinées. Il sentit Mlle Merrick s'y glisser à sa suite.

— À droite, le robinet d'eau froide, à gauche, celui d'eau chaude. Mieux vaut commencer par l'eau froide car la chaudière peut se montrer un peu capricieuse et...

Il s'interrompit en s'apercevant qu'on avait omis d'ouvrir les vannes d'alimentation. Dans l'espace étroit de ce cabinet, il dut tendre les bras au-dessus de la tête de la jeune femme pour les atteindre. Un parfum de verveine citronnée mêlée de fumée de charbon émanait de sa chevelure noire. Mais soudain, il reçut la porte dans le dos. Un coup brutal, plus inattendu que douloureux. Il entendit ensuite la voix de Fiona, marmonnant en gaélique l'équivalent d'un rapide « pardon », suivie d'un bruit de pas qui s'éloignaient.

Mlle Merrick ne le repoussa pas. L'unique indication qu'elle se ressentait de ce poids qui la pressait contre le mur et de l'inconvenance de cet instant

étaient ses yeux fermés. Et Ian prit conscience que « la fille aux beaux yeux anxieux » était devenue une femme moelleuse, pulpeuse, sous son corps qui l'écrasait. La dernière sensation qu'il éprouva manqua de lui ôter la raison : il sentit le renflement de ses seins contre lui. Car elle avait ôté son corset en prévision de son bain.

Cette femme était non seulement perspicace, mais aussi incroyablement bien faite.

Alors qu'il aurait voulu prolonger ce moment, Ian s'appuya d'une main sur le mur pour se redresser, avant de s'assurer que les vannes étaient ouvertes.

— Je vous demande pardon, mademoiselle Merrick.

— Un faux pas. J'ai moi-même trébuché en descendant de la voiture.

Devait-elle vraiment s'en souvenir, alors que lui-même n'y avait pas prêté attention ? Mais à présent, ce qu'il y avait de viril en lui s'emballait, et tout ça parce que...

Il ne savait pas exactement pourquoi. Encore qu'une abstinence prolongée expliquait peut-être sa réaction. Et aussi... ces beaux yeux violets.

— Les vannes sont ouvertes, mais prenez garde à l'eau chaude.

Elle hocha la tête, et Ian se précipita hors du cabinet avant de dire quelque chose d'encore plus stupide.

## 2

Willard Daniels regarda son héritier replacer son verre vide sur le plateau. La carafe, beaucoup moins pleine qu'une heure plus tôt, renvoyait les rayons du soleil couchant.

Son fils avait des mains gracieuses, ce qui n'était pas un compliment. L'armée n'était-elle pas censée endurcir un homme ? Cinq ans passés dans la cavalerie légère n'avaient pas débarrassé d'une certaine élégance – pour ne pas dire affectation – le futur baron d'Altsax... et Gribbony.

C'était la raison pour laquelle Willard ne lui avait pas révélé le véritable but qu'il poursuivait en cet été. Trop de scrupules généreux voisinaient dans la jolie tête de Matthew avec la logique et les stratégies militaires. Ces scrupules causaient sa perte, tout comme les reflets roux dans ses cheveux blonds, comme le léger manque d'assurance dans son maintien, comme sa tendance au silence et à la réserve face à son propre père.

La déception, il y avait longtemps que Willard avait appris à vivre avec ; mais l'échec était hors de question. Avant que Genny ou Hester épouse ce bouffon de comte, avant qu'elles épousent quiconque, le problème de leur cousine vieillissante

et mal fagotée serait résolu. Définitivement. Les finances et le statut social de la famille Daniels ne pouvaient pas continuer à être menacés par la simple existence d'Augusta Merrick. Un mariage avec Matthew, suggéré à moitié par plaisanterie, aurait été la seule alternative. Mais elle l'avait rejeté. À voir la manière dont tous les deux avaient évolué, Willard devait finalement s'en féliciter. Si décevant qu'il soit, son fils méritait quand même mieux que cette satanée fille, cousine ou non.

De telles réflexions donnaient à l'homme l'envie de finir le whisky qui restait dans la carafe. Se présenter ivre au premier dîner chez le comte serait d'une grande incorrection. Mais bon, il restait au moins une heure avant qu'il soit annoncé. Altsax saisit la carafe et porta un toast silencieux, mais fervent, au succès de ses plans.

Il y avait un avantage à recevoir de riches aristocrates anglais pendant plusieurs semaines : Ian pouvait faire profiter les siens d'une nourriture abondante. Durant les quelques mois d'été et du début de l'automne, on servait fréquemment du bœuf Angus d'Aberdeen, ainsi que de l'agneau, du porc rôti, des poulets trop jeunes pour ne pas être tendres. Et jamais – que le ciel en soit remercié – le moindre morceau de mouton. Encore qu'à de nombreuses reprises dans son existence Ian aurait eu l'âme réconfortée par le plus clair des ragoûts de mouton.

Ce soir, vêtu de sa tenue de soirée – la version kilt, et au diable la mode anglaise –, il accueillait donc à sa table un baron à moitié ivre, son fils muet, et ses parentes résolument joyeuses. À part la vieille



fille. Elle, au moins, avait eu le bon sens de rester dans sa chambre. Où elle nourrissait sans doute son chat de morceaux de bœuf.

Le baron se leva, les gestes mal assurés, et adressa un regard interrogateur à Ian.

— Les dames se sont retirées pour boire leur thé, nous en faisons autant pour boire un verre ?

— Bien sûr.

Ian vit que Connor regardait l'assiette encore pleine du baron. Ça ferait davantage de nourriture pour les pauvres de la paroisse. Encore que, s'ils apprenaient que cette dernière avait été servie à un Anglais, même les plus démunis de la ville cracheraient dessus.

— Ce whisky est de premier choix, déclara Matthew Daniels quand les cinq hommes eurent pris leurs aises dans la bibliothèque. Avez-vous envisagé de l'exporter ?

— C'est une suggestion intéressante, répondit Connor. Il existe un marché pour le bon whisky, mais il s'accompagne d'une lourde taxe, en général des deux côtés...

Le jeune Daniels se lança dans un échange étonnamment argumenté avec Connor et Gil sur les risques et les avantages inhérents à l'exportation de whisky. Le baron, son verre à la main, rejoignit Ian à côté de la fenêtre.

— Franchement, parler commerce après le dîner avec les gens du coin, marmonna-t-il avant d'exhaler un soupir lourdement imbibé. Je me lave les mains de ce garçon.

Il abaissa un regard douloureux sur son verre, le vida d'un trait, puis le posa sans ménagement sur l'appui de la fenêtre.

— Je vous ressers ? proposa Ian.

— Trop aimable. Les voyages, ça assoiffe un homme, surtout avec ces maudites bonnes femmes. On en parle ?

Ian jeta un coup d'œil au baron tout en remplissant son verre à moitié. Il avait choisi la carafe placée à l'arrière, celle réservée aux ivrognes qui ne s'offenseraient pas d'un malt plus jeune. Le contenant en était tout aussi raffiné et soigneusement épousseté que les autres, mais Balfour n'aurait pas servi son contenu aux truies primées de Mary Fran.

— Une cuvée spéciale, dit-il – ce qui était la vérité. Nous ne le buvons pas au quotidien. Je vous conseille de le savourer.

Le baron avala une grande gorgée.

— Je dois dire que pour un Écossais, vous savez comment traiter vos clients.

— Mes hôtes, corrigea Ian à voix basse.

Le baron porta de nouveau son verre à ses lèvres, puis il se tourna face à la fenêtre.

— Comme je disais, si l'on parlait des dames... ?

Devait-on aborder le sujet aussi rapidement ? D'un côté, Ian était soulagé de constater que le père des demoiselles Daniels avait hâte de les voir mariées ; d'un autre, il était consterné par l'absence de délicatesse chez cet homme. Altsax n'était pas sous son toit depuis douze heures et déjà, avant même de savoir ce que sa fille pensait de son éventuel promis, il entamait les négociations.

— Oui... Les dames ? murmura-t-il.

Derrière lui, il entendit que la discussion entre les jeunes gens tournait à : « Vous, maudits Anglais », « Vous, satanés Écossais », ce qui était très divertissant à condition qu'on n'en vienne pas aux poings à l'intérieur de la maison. Mary Fran détestait qu'on abîme les meubles.

Justement, sur la terrasse, sa sœur riait à quelque chose qu'avait dit Mme Redmond.

Le baron se pencha vers Ian et lui souffla au visage une haleine à renverser un bœuf.

— Jusqu'où va le veuvage de votre sœur, Balfour ? Une fille appétissante, si l'on n'est pas rebuté par tous ces cheveux roux. Et les veuves sont en général enthousiastes et reconnaissantes, si vous voyez ce que je veux dire...

Hélas, outre que le baron avait fait cette réflexion de la voix trop forte propre aux personnes éméchées, elle tomba dans l'un de ces silences qui se produisaient dans les conversations. Même le valet posté à la porte de la bibliothèque dut l'entendre.

Quand Ian jeta un coup d'œil vers ses frères, Connor serrait les lèvres et Gil avait déjà posé la main sur son bras.

L'insulte faite à Mary Fran était suffisamment évidente pour que l'expression presque cordiale de Matthew Daniels laisse place au masque impassible si prisé par les Anglais. Tous se tournèrent vers Ian.

Le baron arqua un sourcil lubrique et lui donna un coup de coude.

— Alors ?

De la même manière que le crépuscule s'étirait très tard durant les étés écossais, l'aube venait délicieusement tôt.

Cela permettait à l'homme qui recevait à contre-cœur une famille anglaise d'effectuer quelques heures de travail utile avant de paraître au petit déjeuner. Cela lui permettait, aussi, de veiller tard pour rédiger sa correspondance, puis de prendre le repos nécessaire durant la courte nuit. Et cela

lui autorisait une chevauchée solitaire au moment précis où le soleil paraissait à l'horizon. Histoire de jouir de la beauté naturelle de l'aube dans l'un des endroits les plus magnifiques de la terre, au lieu de s'appesantir vainement sur l'affront fait à sa sœur par un hôte pris de boisson.

Ian avait durement lutté pour ne pas s'emporter, et fait signe à Daniels junior d'aller mettre son cher papa au lit. Mais la pensée d'avoir le baron comme beau-père lui donnait la nausée.

Chaque année, il avait davantage l'impression que sa vie serait ainsi : lutter pour rester patient, lutter pour conserver les apparences, lutter pour joindre les deux bouts, lutter pour garder uni ce qui restait de sa branche du clan, lutter pour trouver une nouvelle source de revenus afin de maintenir la maison en état et de nourrir ses habitants, lutter pour ne pas perdre l'espoir qu'Asher rentrerait un jour.

Bientôt, il ne serait plus seul pour supporter ces fardeaux. Lorsqu'il n'était que le second, il avait accepté le fait qu'il se marierait un jour. Il envisageait même sans déplaisir le mariage avec une Écossaise capable de le soutenir dans ses tâches. Des femmes comme Mary Fran comprenaient ce qu'étaient le labeur, le sacrifice et, évidemment, la loyauté.

Mais même ce réconfort lui serait apparemment refusé. Eugenia Daniels était certes jolie, mais à la manière d'une Anglaise, blonde et pâle. Il était probable qu'elle serait brisée en deux après une nuit dans le lit de Ian et appellerait sa mère en pleurant. En supposant qu'il parvienne à la désirer charnellement.

La vue d'une silhouette solitaire émergeant de l'ombre, à l'arrière de la maison, le tira de ses

pensées moroses. Une femme... Ian l'observa qui empruntait d'une démarche assurée le chemin vers le jardin. Elle était grande, avec une longue et épaisse natte noire dont l'extrémité se balançait au rythme de ses pas. Bon sang ! En reconnaissant le châle beige frangé de noir, il mit Hannibal au pas.

— Bonjour, mademoiselle Merrick.

Elle se figea sur place, le dos tourné, ce qui permit à Ian de mettre pied à terre et de fourrer ses gants dans sa poche. Après avoir noué les rênes, il donna une légère tape sur la croupe d'Hannibal.

— Il ne va pas s'éloigner ?

Elle s'était retournée et serrait son châle autour de ses épaules.

— Il est d'origine écossaise. Il va s'éloigner directement vers la plus proche ration d'avoine.

Comme la jeune femme paraissait nerveuse, Ian lui sourit.

— Venez, nous allons marcher. Le jardin est à son avantage sous la lumière matinale.

Quand elle jeta un coup d'œil vers l'arrière de la maison, Ian éprouva cette pénible sensation, au creux de la poitrine, qu'il aurait dû être désormais capable d'ignorer. Pour la jeune femme, c'était une chose de tomber par hasard sur lui dans un couloir éloigné ; c'en était une tout autre d'être vue en train de se promener avec lui à une heure aussi matinale. Peut-être même à n'importe quelle heure.

Il prit pitié d'elle. Après tout, une demoiselle de bonne famille n'était pas responsable des préjugés induits par son éducation.

— Si nous prenons ce chemin vers la gauche, on ne nous verra pas.

Elle releva le menton. Ses yeux à la couleur si déconcertante croisèrent les siens.

— Ce n'est pas ce que vous pensez, monsieur.

Avec les jeunes Anglaises convenables, ça ne l'était jamais.

— Qu'est-ce que je pense ?

Il prit sa main, non gantée, et la plaça sur son bras. Ce faisant, il ressentit une étincelle qui n'était pas tout à fait digne d'un gentleman.

— Vous pensez que je n'ai pas envie d'être vue en compagnie d'un homme seul, à l'extérieur, à une heure inconvenante.

Il n'y avait qu'une Anglaise pour juger inconvenante une magnifique aurore à la campagne.

— Les premières heures du jour sont les meilleures, répliqua-t-il. Elles ne sont pas encore gâchées par toute notre agitation.

— Oui...

Elle s'arrêta et l'observa longuement, avec une fixité déconcertante. Il fallut un moment à Ian pour prendre conscience que, sans ses lunettes, elle n'y voyait peut-être pas grand-chose.

— C'est la raison pour laquelle je suis sortie. La lumière était trop belle pour que je reste enfermée dans cette chambre avec Ulysse. Mais ce que vous pensez...

Ce fut au tour de Ian de la dévisager, avant que ses bonnes manières le rappellent à l'ordre. Il l'invita donc à marcher vers une haute haie de troènes qui offrait une certaine intimité. Il la sentit se détendre un peu.

— J'occupe une place particulière dans la famille, commença-t-elle, avant de lâcher son bras pour se diriger vers un banc en bois. Ne voulez-vous pas vous asseoir un instant ?

Maintenant qu'ils étaient à l'abri des regards, elle voulait s'asseoir avec lui ?

Oui, manifestement. Son expression était sérieuse, ses yeux violets, solennels, le suppliaient de lui

accorder un peu de temps. Elle voulait probablement apaiser sa conscience de demoiselle bien élevée.

Ian prit place à une distance convenable, malgré la tentation diabolique de la troubler en s'asseyant trop près d'elle.

— Je vous remercie, dit-elle en laissant tomber son châle sur ses coudes. Je n'oublie pas, lord Balfour, que vous envisagez d'épouser ma cousine.

— On attend de moi que je me marie, répliquait-il, prudent.

L'esprit d'une femme était un labyrinthe mystérieux, et cette femme en particulier pouvait gâcher son unique chance d'obtenir la dot d'Eugenia Daniels.

— Vous devez vous marier, bien sûr. Mais Eugenia hésite à épouser qui que ce soit. Au cours de ses trois saisons dans le monde, elle a reçu beaucoup de demandes, mais sa mère est résolue à ce qu'elle ait un titre.

Étant au courant de ce fait, Ian garda le silence.

— Genny est jeune et, comme certaines demoiselles modernes, elle professe que le mariage ne doit pas servir des intérêts matériels. À moins que l'exemple de ses parents ne l'ait dégoûtée du mariage en général.

Mlle Merrick avait légèrement rougi en prononçant ces paroles.

— Je peux être franc ?

Ian n'avait pas toute la matinée pour bavarder avec cette femme, même s'il reconnaissait que le Seigneur lui avait donné une luxuriante chevelure brune pour mettre en valeur ses beaux yeux graves.

— S'il vous plaît. La plupart des gens sont francs avec moi, et je ne me choque pas aussi facilement que vous pourriez le croire.